

qui peuvent avoir faim alors que tout le monde a bien satisfait son appétit pendant les réjouissances du jour de l'an.

J'ai donc l'honneur de vous inviter à aller à l'Académie de Musique, le trois de l'an 1888, et je vous remercie d'avance d'avoir accepté cette invitation.

Le MONDE ILLUSTRE devait publier dans ce numéro un dessin représentant M. E. M. Templé dans le rôle de Lagardère, le principal du splendide chef-d'œuvre de Paul Féval, mais un accident a brisé la planche.

. L'année qui nous quitte nous aura cependant donné une bonne nouvelle avant son départ.

M. Louis Fréchet, notre poète national, nous est revenu chargé de lauriers qu'il a cueillis en France, dans la patrie de la littérature et de la science, où les éloges ne se donnent pas à la légère.

Je n'ai pas encore lu sa nouvelle œuvre, *La Légende d'un Peuple*, mais le bien qu'en dit M. Jules Claretie, un délicat et un connaisseur, les approbations que ne lui ménagent point ses ennemis eux-mêmes, prouvent bien que le génie du poète a su s'imposer.

Au reste, il faut bien le reconnaître, les hommes de talent de notre pays sont mieux appréciés en France que chez nous, et il n'est pas difficile de trouver la raison de cette anomalie.

Outre que le proverbe, « nul n'est prophète en son pays, » est vrai en Canada comme ailleurs, il faut bien admettre que sur les bords du St-Laurent, la politique—et quelle politique!—a pris trop de place, toute la place même, et que les mains fatiguées d'applaudir les hâbleurs de *hustings* ne peuvent plus se remuer quand il s'agit d'un homme sérieux qui s'élève au dessus des niaiseries, des questions de clocher.

M. Fréchet est grand poète, il chante nos gloires, il fait connaître notre histoire et, à mon sens, il est plus patriote que tous ceux qui veulent sauver notre pays qui se porte très bien, Dieu merci!

Il devient fatigant d'entendre les monotones doléances des hommes qui ne sont pas au pouvoir, et de lire tous les jours des articles dans lesquels on nous dit que tout est perdu si ceux qui ne sont pas ministres ne le deviennent pas.

La lecture de la *Légende d'un Peuple* plaira plus, j'en suis sûr, que celle de tous les livres bleus de la Confédération.

. J'ai mal commencé ma causerie, mais quand on entre dans la quarantaine, on commence à voir les années s'écouler trop vite, quand au contraire autrefois je trouvais que la Mythologie avait eu tort de représenter le Temps avec des ailes, car, à mon gré, tous les jours avaient quarante-huit heures.

Quoique la physionomie de 1888 ne me plaise guère, peut être cette année qui nous arrive sera-t-elle moins mauvaise que les autres—ce ne sont pas les plus jolies femmes qui sont les meilleures—et c'est pourquoi je vous souhaite toutes sortes de bonnes choses.

Nos chers petits enfants vont nous dérider demain, et... après demain nous reprendrons le collier, travaillant, travaillant sans cesse pour acquérir ce bien qui n'existe pas, dit-on, mais qui reste à l'état de chimère, le bonheur.

J'offre à l'année 1888, mes plus humbles excuses pour le mal que j'ai dit à son berceau, et je prie Dieu qu'il ait en sa sainte et digne garde tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRE.

Leon T. Leduc

Ceux qui lisent savent beaucoup, ceux qui regardent savent quelquefois davantage.—ALEX. DUMAS.

Quiconque a vraiment pleuré sur un tombeau l'a senti plein d'espérance et s'est rempli de courage pour le restant de sa tâche en ce monde.—LOUIS VEUILLOT.



A OSCAR MARTEL

Quand l'archet palpitant fait ruisseler les sons
Du Stradivarius pressé sur ta poitrine,
Il coule de ton bras comme une onde divine
Qui jette dans les cœurs de sublimes frissons.

Tour à tour sous tes doigts gazouillent les pinsons,
Les épis des biés d'or, la source cristalline,
Les bruits mystérieux de la conque marine,
La harpe des roseaux, le clavier des buissons.

O maître ! en t'écoutant, on croit que le génie
Dans ton âme versa toute sa symphonie,
Tous les rayonnements sacrés de l'idéal ;

On sent que la nature a bercé ton enfance
Des suaves rumeurs de quelque fleuve immense,
Aux concerts des grands bois de ton pays natal !

Oscar Martel

Montréal, décembre 1887.

L'INFLUENCE PERNICIEUSE DU TABAC

L'APPEL d'un concours sur le sujet suivant : *Influence pernicieuse du tabac sur l'avenir des races*, sera, je l'espère, traité avec tout le zèle qu'exige un tel sujet.

Depuis bien des années, j'avais l'espoir qu'un beau jour j'entendrais sonner le clairon de cette campagne si désirée. Le jour luit enfin pour le Canada ; je dis pour le Canada, parce que cette œuvre gigantesque et régénératrice est commencée depuis bien des années aux Etats-Unis. Moi-même j'ai assisté à des réunions où l'on s'engageait à ne jamais favoriser le mariage de jeunes filles avec des jeunes gens qui, indifféremment, buvaient ou fumaient, et cela pour des motifs raisonnés, physiques et moraux.

Ce que nos voisins ont compris, pourquoi ne le comprendrions nous point ? Ne sommes-nous pas aussi intelligents qu'eux ? Certes, oui ! Alors prouvons-le, l'occasion se présente. Que tous ceux qui ont entendu l'appel de cet homme généreux et qui se sentent de force à lutter y répondent avec l'habileté et le courage qu'ils commandent.

Au nom de l'humanité et surtout au nom des femmes intelligentes du Canada, je remercie l'honorable sénateur J. B. Rolland de l'initiative qu'il a si généreusement prise. Nous le saluons général dans cette belle lutte, et nous souhaitons que ses soldats soient nombreux.

La lutte est une de celles que les années ne terminent point ; à moins d'un miracle, ce sont des siècles qui la couronnent.

Le tabac, cet ennemi déguisé, est d'autant plus redoutable, que sous le titre de bonne compagnie, il a ses franchises coudées dans tous les étages de l'échelle sociale. Que faudra-t-il faire pour l'attaquer ? Frapper à droite et à gauche, chez le riche comme chez le pauvre, chez le savant comme chez l'ignorant, chez l'homme religieux comme chez l'impie. En un mot, disons-le, ce péché d'ignorance chez les uns, de lâcheté chez les autres, règne en maître partout. L'ignorance, tout en atténuant la culpabilité du fumeur, ne détruit point la conséquence qui est l'affaiblissement de la force vitale. Or, cette force vitale, nous la devons à Dieu qui ne nous l'a donnée que pour l'user avec mesure, n'ayant pas le droit de la prodiguer au détriment des générations futures. Au contraire, suivant les lois divines, cette force doit aller croissant, sinon nous annihilons les fins perfectionnées que Dieu s'est proposées en créant l'homme. La vie a un but vers lequel tout chrétien intelligent doit tendre, celui qui s'affaiblit par le tabac comme par la boisson ou par tout autre vice devient une branche morte, et ensevelit avec lui tôt ou tard sa progéniture.

La différence qu'il y a entre l'ivrogne et le fumeur est en faveur du premier. En tuant plus vite, il fait moins de victimes ; rarement sa postérité atteint la troisième génération, tandis que le fumeur peut quelquefois propager les suites funestes du tabac pendant près d'un siècle et fournir dans chaque génération plusieurs sujets aux asiles d'aliénés, et cela toujours en augmentant jusqu'à ce que sa postérité soit éteinte.

Quelle responsabilité ! Que de rudes combats on prépare à des enfants que l'on prétend aimer, quand on leur donne pour héritage une nature viciée par la nicotine ! Vous le dirai-je ? Plusieurs fois mes yeux se sont remplis de larmes en voyant de jeunes enfants, âgés de huit, dix et douze ans, fumer la pipe comme de vieux habitués. Que peut-on attendre d'enfants commençant si jeunes à saper les fondations de leur frêle existence. Disons-le, rien de bon.

Si toutes les mères comprenaient, comme elles useraient de leur autorité pour empêcher cette mauvaise habitude de prendre racine chez leurs jeunes enfants ; elles sauveraient ainsi leur avenir. Il n'y a pourtant rien d'impossible quand une fois on veut bien. La preuve de ce que j'avance c'est qu'à force de parler contre le tabac, mon père, à l'âge de soixante-neuf ans, abandonnait la pipe et ne l'a jamais reprise depuis ; sa santé est meilleure qu'autrefois. Il a maintenant soixante-douze ans et déclare que fumer est un esclavage.

Un jeune avocat, dont le système nerveux était ébranlé par l'usage du tabac, s'est aussi laissé persuader. Il avait contracté cette habitude à l'âge de dix ans, dans le grenier d'un collège, où il se cachait de ses maîtres de classe, et il était devenu tellement nerveux, qu'il avait le vertige presque continuellement. Pour abandonner complètement, il lui a fallu un courage héroïque, heureusement qu'il lui en restait une dose. Il y a trois ans qu'il ne fume plus du tout ; sa santé est beaucoup améliorée, mais elle ne sera jamais parfaite, car il y a chez lui des ruines causées par l'usage prolongé du tabac qui ne se répareront jamais.

Maintenant qu'il a trouvé une compagne, il pourrait avoir des enfants. Quelle lutte il leur faudra soutenir pour rester maître de l'inclination qu'ils auront reçue en héritage. Ce serait presque juste de souhaiter que des pères qui abusent de leur force vitale soient privés du bonheur d'avoir des enfants.

Un jour, un prêtre de grands talents à qui je disais qu'il serait temps de prêcher contre le tabac, vu que les conséquences étaient reconnues par la science comme aussi désastreuses que celles de la boisson, sinon plus, me répondit : « Avant de prêcher, il faut pratiquer. » Cette réponse courte m'étriva. Quelque temps après, j'apprenais que ce digne prélat était un bon fumeur et que sa santé en souffrait. Je fus mortifiée d'avoir peut-être blessé un prêtre qui, par ses talents et ses vertus, jouit d'une grande considération. Il fallut bien s'en consoler pour le moment. Trois mois plus tard, j'apprenais que M. le curé de X... ne fumait plus et qu'il s'en trouvait admirablement bien.

Il avait voulu donner l'exemple lui-même. Un médecin célèbre appelait la nicotine l'esprit du diable ; je ne sais jusqu'à quel point cette appellation est juste. Quant à moi, j'y crois comme à mon *Credo*, et comme ce que femme veut Dieu le veut, je voudrais que toutes les femmes eussent ma croyance, alors nous verrions bientôt une grande amélioration dans les conditions physiques, morales et intellectuelles de nos familles canadiennes. C'est mon vœu le plus ardent.

Monsieur le Rédacteur, vous m'obligerez infiniment en publiant cet article. Je n'ai point la prétention de concourir, je laisse à des plumes plus savantes que la mienne cette belle lutte.

X Y Z.

On a divisé le travail avec une si grande perfection qu'il est à présent possible, dit-on, de faire une machine à coudre dans une minute, ou 60 luns une heure, une moissonneuse dans 15 minutes, une locomotive en une journée, et 300 montres dans le même espace de temps.